

Raccourcis paysagers. Ethnobotanique comparée des carrefours giratoires

Jean-Yves
DURAND
Universidade do
Minho (Braga,
Portugal) et
IDEMEC (Aix-
en-Provence)

Avant de devenir « Du géranium au paysage » dans sa version définitive, le titre proposé dans l'appel à communications pour le séminaire d'ethnobotanique organisé par le Musée de Salagon en octobre 2004 était « Du géranium au rond-point ». Ce qui était présenté par Pierre Lieutaghi dans ce texte comme une « boutade » débouchant finalement sur « un bon prétexte à questionnement » pouvait stimuler la curiosité d'un ethnologue vivant à l'étranger et disposant donc d'une position de comparaison permanente : comme en France, la prolifération des ronds-points s'est affirmée ces dernières années au Portugal, où on les appelle des *rotundas*. Cette contribution est issue d'une communication qui fut présentée avant que soit annoncée la publication du remarquable ouvrage d'Éric ALONZO souvent cité ci-dessous, *Du rond-point au giratoire* (ALONZO, 2005), impressionnante somme de références historiques ou d'informations techniques soutenant une réelle interrogation critique et même prospective. Il s'agira avant tout de poser quelques jalons d'une possible contribution de l'ethnologue à une réflexion dont il ne peut s'empêcher de penser qu'elle pourrait plus activement convoquer sa discipline – ce qui ne saurait bien sûr constituer une critique à l'égard d'un ouvrage écrit du point de vue de l'architecture et de l'urbanisme et déjà très ouvert aux sciences sociales.

On pense ici d'ailleurs moins aux apports théoriques et analytiques d'une anthropologie de l'espace que, tout d'abord, à l'intérêt qu'il y aurait à observer le phénomène des « ronds-points » en recourant à la rigueur méthodologique d'enquêtes ethnographiques localisées qui seraient moins focalisées sur les gira-

[Voir les illustrations
p. 228-232.]



Plantes, sociétés, savoirs, symboles.
Matériaux pour une ethnobotanique européenne.

Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, vol. 3, 2003-2004 :
« Les cahiers de Salagon » 11,
Musée de Salagon et Les Alpes de lumière, Mane, 2006,
p. 163-177.

toires et tenteraient d'être plus soucieuses de l'observation à la fois précise et sensible des processus de décisions techniques et politiques les concernant, des discours et des pratiques qu'ils suscitent, bref, de l'ensemble de leur vie sociale telle qu'elle se développe effectivement dans les administrations, dans les villages, les quartiers et les *no man's lands* périurbains et autoroutiers. Par ailleurs, le fait que l'utilisation de végétaux soit le moyen le plus commun de décoration des ronds-points permet de justifier la présentation d'une communication dans un séminaire d'ethnobotanique, pour peu que l'on veuille bien donner à ce terme sa signification la plus générale d'étude de la totalité des rapports réciproques entre les humains et le monde végétal.¹ C'est en ce sens que, en dehors de quelques observations, on ne s'occupera ici que de façon assez peu détaillée des exactes modalités d'utilisation du végétal sur les ronds-points, tentant plutôt de montrer pourquoi cet aspect particulier de la décoration de ces espaces publics exige d'être abordé dans le cadre d'un regard porté sur l'ensemble d'un complexe socioculturel beaucoup plus vaste dont il fait partie intégrante. À cet égard, il va de soi que la double thématique patrimoniale et identitaire justement abordée à leur propos par Éric Alonzo aiguise l'intérêt de l'ethnologue qui l'a vue devenir toujours plus présente et vive dans les sociétés européennes au long des vingt-cinq dernières années. Enfin, il s'agira de pointer vers l'intérêt qu'il y aurait à introduire une dimension beaucoup plus comparative qu'il n'est coutume dans les entreprises d'ethnobotanique actuelles, qui apparaissent souvent limitées à l'observation très précise d'une réalité circonscrite, centrées sur l'étude d'un savoir local très spécifique, en étant d'ailleurs souvent informées par un souci patrimonialiste ou par des visées économiques.

Un tel balancement comparatif du regard peut aider à discerner les propriétés spécifiques des objets étudiés et à se garder des interprétations échevelées ou au contraire paresseuses (qui par exemple voient volontiers partout de l'«identité», du «symbolique» ou du «rituel»)². Ainsi, le double ancrage géographique en France et au Portugal de cette ébauche d'observation des ronds-points a une origine purement circonstancielle, tenant aux pays d'origine et de résidence de l'auteur, qui permet néanmoins de réaliser que la vie sociale des ronds-points portugais n'est pas tout à fait la même que celle de leurs équivalents français, notamment en ce qui concerne leur aménagement paysager et tout particulièrement leur mise en scène végétale. Si les impératifs techniques et les contraintes fonctionnelles propres aux ronds-points sont les mêmes partout, cette divergence dans leurs utilisations paysagères est-elle un indice de différences plus amples qui concerneraient, en l'occurrence, les rapports à l'environnement végétal observables dans deux pays entre lesquels les différences culturelles restent par ailleurs assez superficielles ? Mais il convient d'abord de rappeler quelques généralités au sujet d'un objet à la fois banal et remarquable : «lorsqu'en 2000 on demande à des enfants de 7 à 8 ans d'une école de la banlieue toulousaine de dessiner leur ville, près des trois-quarts d'entre eux représentent un carrefour giratoire», ce qui montre à quel point «les "ronds-points" participent de l'urbanité contemporaine, au point d'être spontanément perçus comme un de ses composants essentiels» (ALONZO, 2004, 5-7). Et on peut ajouter que, sur le dessin choisi pour illustrer cette dernière information, le rond-point est d'un vert qui ne laisse pas de doute quant à son occupation végétale.

1. Par delà l'approche plus strictement ethnoscientifique, tournée vers le dégagement de processus et de systèmes cognitifs «particulièrement dans leurs aspects classificatoires et nomenclatureaux, processus et systèmes ayant permis et permettant aux sociétés une mise en ordre opérationnelle des faits, objets et phénomènes de leurs environnements naturels et aussi sociaux» (BARRAU 1985, 6). Sur la définition de l'ethnobotanique et de son objet et sur les risques qu'il y a à découper l'ethnologie en une multitude de sous-catégories, voir les articles de Danielle MUSSET (2003) et Pierre LIEUTAGHI (2003) dans le premier volume des actes du séminaire de Salagon.

2. Sur cet impératif méthodologique en ethnologie, voir les positions de Christian Bromberger (1993) et ses déclarations dans un entretien (CUNHA et DURAND, 2004, 369-370).

L'incontournable giratoire

Dans les deux pays où ont été réalisées les observations qui ont motivé ce début de réponse à la boutade de Pierre Lieutaghi, il n'est pas rare que les discussions quotidiennes trouvent dans la question du nouveau rond-point qu'«ils» (c'est-à-dire, en France, «la mairie», «la DDE» ou «l'Équipement» et, au Portugal, la *Câmara* ou la *junta*) sont en train de faire à la sortie du village, ou sur la rocade, matière propice à des controverses nourries autant par les préoccupations de l'usager de la route que par celles du contribuable. On exprime des doutes quant à l'efficacité de l'installation en matière de fluidité du trafic et d'amélioration de la sécurité, ou bien quant au coût de l'opération ; on se montre perplexe devant la décision d'aménager tel croisement plutôt que tel autre ou l'on se veut critique du manque de transparence du processus de décision ; on s'étonne de voir (à tort ou à raison) toujours les mêmes entreprises être chargées des travaux, etc. Même si l'effet de nouveauté s'estompe peu à peu et que les discours spontanés sont désormais moins profus, «C'est la mode» ou «Ça leur plaît» sont parmi les commentaires les plus fréquents. Tous vont peu ou prou dans le sens d'un sentiment de fatalité : ce sont souvent les images de la déferlante, la prolifération, l'invasion que l'on trouve associées à un dispositif qui a pu figurer dans un roman policier, au même titre que la rue piétonne, la citerne à géranium, la sanisette et les pavés autobloquants, au «tableau d'horreur des aberrations urbanistiques de ces cinq cents [sic] dernières années»³. Et un *Dictionnaire des Mots de la Géographie* disait en 1992, avec la pointe d'ironie qui lui est coutumière, que «Les ronds-points se multiplient sur les rocades et aux entrées de villes, au point de relever quasiment des rites de passage» (BRUNET *et al.*, 1992, 297). La force de cette présence dans l'univers quotidien n'a bien sûr pas échappé aux «communicateurs» : dès 1998, fut lancé dans la ville de Château-Gonthier un Festival des ronds-points dont la nouveauté valut un certain écho médiatique national à cette compétition évaluant la créativité décorative des entreprises locales.

Les performances circulatoires et sécuritaires du giratoire sont en réalité avérées, le nombre d'accidents pouvant être divisé par 4, voire par 6 : les trajectoires sécantes deviennent des mouvements tangents ; l'effet de ralentissement implique une conduite moins agressive et aboutit donc aussi à une réduction du niveau de pollution aérienne et sonore, encore qu'une trop grande fréquence de giratoires sur un tronçon court puisse exaspérer et induire des accélérations dangereuses sur les intervalles rectilignes. D'autres qualités fonctionnelles du dispositif sont aussi évidentes : suppression de l'attente devant un carrefour vide, gestion de croisements à plus de quatre branches, possibilité d'hésitation (continuer à tourner jusqu'à la prise de décision) et de demi-tour. Quoi qu'il en soit, le mouvement paraît imparable : 12 000 en 1994, les giratoires étaient plus de 18 000 en France en 2000, situés à 80 % en ville et pour 10 % d'entre eux dans les deux départements de Loire-Atlantique et des Bouches-du-Rhône (ALONZO, 2005, 101). Il ne semble pas exister de telles statistiques au Portugal, mais le conducteur moyen ne peut qu'y avoir l'impression d'une évolution comparable, corroborée par la lecture des journaux où l'on parle des «célèbres *rotundas* qui surgissent comme des champignons dans tout le pays», «caricatures de travaux

3. *Vomi soit qui malle y pense*, Gérard LEFORT, éd. Baleine, cité par ALONZO (2004, 5).

en mettant plein la vue, mais parfois inutiles, que les élus locaux aiment inaugurer à la veille des élections», séduits par les «délais d'exécution relativement courts» et les «coûts financiers réduits» de réalisations qui restent visibles de tous (SILVA, 2005). En fait, la seule polémique ne peut être qu'économique et politique. Car on se doute qu'il n'y a pas de commune mesure entre le prix d'un simple cercle peint ou pavé sur la chaussée et les coûts d'achat de terrain, de construction et d'entretien (voire de fonctionnement, lorsque le décor inclut par exemple un vrai-faux ruisseau dont le cours en circuit fermé est entretenu par une pompe électrique) d'un grand giratoire dont le disque central accueille un «traitement paysager» débordant parfois sur la périphérie du dispositif. Tout indique que les institutions responsables de l'équipement routier n'incitent pas plus à consommer cet aménagement que tout autre et qu'elles évaluent sa pertinence grâce à des études comparatives (ALONZO, 2004, 106). Par contre, comme le soupçonnent parfois leurs administrés, les élus locaux ne sont pas toujours indifférents à la visibilité d'un beau rond-point même lorsque s'y oppose l'avis défavorable des techniciens.

Quelles qu'en soient les raisons, de plus en plus de croisements deviennent donc circulaires. Et ce télescopage sémantique semble causer une certaine confusion : à l'une des entrées du village de Saint-Étienne-les-Orgues, à quelques kilomètres de Salagon, un croisement a ainsi été transformé récemment et une plaque fixée sur le rond-point central en pseudo-pierre sèche surmonté du désormais assez conventionnel olivier indique, quelque peu paradoxalement, qu'il s'agit du «Carrefour de l'Europe». Certes il est désormais convenu, depuis le début du XX^e siècle, de parler de «carrefour giratoire» mais force est pourtant de constater qu'un carrefour (*quadrifurcum*, à quatre fourches) est bien le point où se produit un croisement, sa mutation en giratoire en faisant un espace où diverses voies convergentes se fondent, puis divergent, sans jamais réellement se croiser. S'impose donc une clarification : le «rond-point» est «un espace circulaire aménagé à la convergence de plusieurs voies, qu'il se situe dans les jardins, les forêts ou dans la ville» tandis que le «carrefour giratoire», expression moins utilisée dans le langage courant, désigne «le dispositif technique et réglementaire qui permet, par la mise en sens unique d'une chaussée annulaire, de gérer la circulation dans les carrefours»; si l'on veut, le carrefour giratoire joint donc une forme – le rond-point – à un mouvement – giratoire (ALONZO, 2004, 6).

Laissant de côté toute interprétation politique amusée que partisans et adversaires du «projet européen» pourraient vouloir faire à propos du rond-point haut-provençal qui vient d'être évoqué, observons que cette transformation d'une croix en sa négation porte sans doute le coup de grâce à la symbolique, déjà bien oubliée, associée depuis fort longtemps aux carrefours, lieux intermédiaires que l'on sait (ou, plutôt, savait) propices à toutes sortes de mauvaises rencontres, ne serait-ce que parce que les gibets y furent souvent installés. Au Portugal, d'ailleurs, nombre de croisements et de places de villages arborent toujours en leur centre la colonne de pierre du *pelourinho* (pilori). Lorsqu'il est décidé qu'une *rotunda* doit être installée là, l'instrument de l'exemplarité d'une justice rétributive, dont la destruction est désormais rendue impensable par l'hégémonie présente de l'idéologie patrimonialiste,

devient partie intégrante d'un système préventif de conflits viaires et contribue à le décorer, voire à le rendre plus visible et donc plus efficace. On pourrait y voir un exemple de civilisation des mœurs, selon la célèbre expression de Norbert Elias, n'était que lorsque d'aventure un conducteur calcule mal sa trajectoire, son véhicule et lui-même goûtent de la rigueur du code de la route mise en œuvre par l'inertie contondante du granit.

Lorsqu'il calcule mal, ou lorsqu'il oublie de calculer. Car le rond-point mobilise à la fois l'attention et l'intelligence du conducteur. Au lieu de la réaction automatique et obligatoire devant la signalétique des feux tricolores, le carrefour giratoire exige une évaluation de la situation et une prise de décision. On m'a raconté à plusieurs reprises, sans que je puisse le vérifier, qu'aux premiers temps de son installation sur un rond-point proche du centre de Braga, une ville du nord du Portugal, et avant de diffuser la programmation plus anodine, essentiellement publicitaire, qui est toujours sienne aujourd'hui, un grand écran vidéo montrait à l'occasion en direct les images de matches de football ; on se doute que la profonde passion éprouvée au Portugal pour ce jeu eut un effet entièrement contraire à une meilleure fluidité du trafic. Que l'histoire soit vraie ou non, le fait qu'elle circule indique en tous cas que la nécessité de la mise en éveil des sens à l'abord d'un carrefour giratoire est perçue par l'utilisateur. C'est là tout le paradoxe du rond-point, dont on fait le tour précisément parce qu'il est incontournable, pour employer un mot qui est dans l'air du temps.

Raccourcis paysagers

Après un long préambule qui n'a guère été botanique, on voit qu'il est sans doute significatif que le deuxième terme du titre du séminaire ait d'abord mis le « géranium » en relation avec le « rond-point » puis, dans un deuxième temps, avec le « paysage ». Car s'il est clair que le rond-point fait partie du paysage contemporain, il apparaît aussi qu'il peut prendre une part active à sa production. C'est tout particulièrement le cas lorsque, plus qu'être signe d'un ensemble de règles du code de la route et instrument de leur mise en œuvre, et outre son détournement comme support temporaire d'annonces d'événements locaux, le giratoire devient le cadre scénographique d'un ou plusieurs emblèmes de la région où il est installé.

On peut faire ici un détour par quelques remarques qui ne semblent pas devoir nous rapprocher dans un premier temps de préoccupations botaniques. Ainsi, François Sigaut, examinant les rapports entre forme et fonction du couteau, indique qu'« un couteau ne sert pas à couper, mais *en* coupant » et insiste sur le fait que les rapports forme/fonction « n'existent que médiatisés par le fonctionnement » (SIGAUT, 1991, 32). Il va de soi que, de même, le rond-point ne sert pas à tourner mais qu'il sert en tournant : le fonctionnement d'un dispositif est l'opération par laquelle celui-ci réalise sa fonction. Sans aucun doute pertinent, ce point de vue plus finaliste que fonctionnaliste exige pourtant d'être élargi et articulé sur les dimensions sémiotiques de l'objet et de son usage. Un couteau peut en effet servir à tout autre chose qu'à couper et qu'en coupant, ou du moins pas seulement à cela. Avoir en poche un modèle standard du canif militaire suisse ou plutôt une version à manche translucide, diode

électroluminescente et altimètre digital, choisir un Laguiole de chez Calmels ou de *designer* : ces préférences sont sans doute moins profondément ou délibérément chargées d'un sens codifié sans ambiguïté au sein d'un groupe social que ne l'est l'engagement, que décrit Bjarne ROGAN (1996), de nombreux Norvégiens dans la fabrication de leur couteau personnel sur un modèle ayant, à leurs yeux, valeur de signe de leur identité culturelle. Mais on voit bien que dans tous ces cas, comme l'écrit Christian BROMBERGER (1979, 135), « la richesse sémantique des objets ne s'épuise pas dans les formules » qui réduisent « la forme de l'objet à sa seule fonction ».

De même manière, le carrefour giratoire remplit sans aucun doute d'autres fonctions que purement techniques ou utilitaires. On a vu qu'il est porteur d'une image de modernité qui suscite sa popularité auprès des élus locaux, un succès renforcé par sa bonne et permanente visibilité. À cet égard, tout objet, végétal ou autre, qui se trouve placé sur un rond-point peut contribuer à le rendre plus visible encore et donc à améliorer la performance technique du carrefour. Mais, par-delà la nécessaire obstruction de la perspective par laquelle un rond-point manifeste sa présence il peut aussi gêner la visibilité au point de rendre difficile l'anticipation de conflits ou, comme le panneau vidéo dont il a été question, il peut être la source d'un excès de signes qui entrent en contradiction avec la fonction principale de l'aménagement. Par ailleurs, soumis à des contraintes fonctionnelles, techniques, morphologiques et écologiques moins fortes que celles qui pèsent sur les bandes séparatrices des voies autoroutières, les ronds-points offrent aux jardiniers (et aux édiles) une bien plus grande liberté créatrice qui se traduit par une profusion et une variété ornementales sans précédent dans la grande famille des équipements routiers. Il existe, en fait, une assez longue tradition paysagère de mise à profit du point focal que constitue la surélévation centrale d'un carrefour giratoire pour favoriser l'exposition à tous les regards, et sous tous les angles, d'une pièce plus ou moins monumentale. Le fait est qu'il est rare que l'art public soit posé sur les bas-côtés d'un axe routier. Lorsque c'est le cas, on cherche surtout à profiter d'un tronçon particulièrement dégagé où une visibilité prolongée, par exemple en haut d'une côte, permet de compenser la fugacité d'une contemplation à partir d'un véhicule circulant à une vitesse élevée. Signalons à titre d'exemple les pièces installées en Haute-Provence sur l'autoroute A51 au niveau de Château-Arnoux et, dans le nord de l'Espagne, les grandes structures arborescentes, dans lesquelles des oiseaux ont cette année entrepris de nicher, sur le nouvel axe rapide traversant l'aride paysage entre Leon et Burgos.

Quelque peu négligée du fait de l'orientation utilitariste de l'urbanisme du milieu du ^{xx}e siècle, la décoration des carrefours giratoires a quant à elle été revitalisée à partir des années quatre-vingt par le regain de l'attention portée au cadre de vie (ALONZO, 2005, 109). Cela demanderait à être confirmé par une enquête rigoureuse, mais il semble que les giratoires qui font aujourd'hui l'objet d'interventions ornementales sophistiquées sont moins urbains que péri-urbains et villageois. Il arrive aussi qu'ils soient implantés dans des zones de rase campagne où leur spectacularité quelques fois clinquante se voit chargée de compenser ce qui semble être perçu comme un certain déficit paysager. Mais c'est sans doute dans les agglomérations ou à leur proximité que l'on trouve le plus de réalisa-

tions qui cherchent à mettre en évidence un aspect de la culture locale (MOUZON, 1996), exploitant le registre de la nostalgie rurale (la commémoration d'un « terroir résistant face à un urbain envahissant », ALONZO, 2005, 112) illustrée par quelque outil agricole ancien ou par la reconstitution d'une activité productrice particulière (dont des moments successifs peuvent se trouver rassemblés en un seul instantané pédagogique), ou, moins souvent, celui de l'évocation d'une industrie dont la disparition a marqué le passé récent de la communauté. Plus rarement observe-t-on la revendication d'un ancrage dans la modernité technique par une allusion à une activité de pointe. Spécialités agricoles, artisanales, industrielles ou gastronomiques, éléments marquants de l'environnement naturel local, richesses artistiques, figures historiques, événements festifs ou culturels... : toutes sortes d'emblèmes des particularismes locaux se trouvent désormais montés en épingle sur le rond-point, « lieu d'expression servi sur plateau » aux autorités municipales et, de plus, protégé des dégradations par une relative inaccessibilité (ALONZO, 2005, 111) protégeant des investissements qui sont parfois tels qu'on pourrait souhaiter les voir appliqués à des lieux où il serait possible de déambuler à loisir (DEMOUCHY, 2001). Certaines de ces représentations sont d'ailleurs parfois trop allusives pour être comprises par le visiteur auquel elles cherchent surtout à proposer ce que l'on pourrait qualifier de *driver's digest* d'un aspect favori ou marquant du paysage régional ou de la vie locale.

Selon les intérêts personnels du conducteur et de ses passagers, on pourra donc recommander tel rond-point qui vaut le détour, à tous les sens du terme : la fusée de Tintin (à Chabeuil, dans le département de la Drôme, où se tient une rencontre annuelle de tintinophiles) ; trois mannequins métalliques humains et un équin s'adonnant à la culture de la vigne à l'ancienne (à Saillans, dans la Drôme, où des locaux s'étonnent de ce que la sulfateuse en cuivre n'a pas encore été volée) ; ou des brebis dansantes (à Sisteron) ; au Portugal, on pourra admirer par exemple le réalisme de la représentation en bronze des joutes de deux énormes taureaux (une pratique très prisée dans la région de Montalegre), ou, dans un tout autre registre, les ondulations et modulations *Land Art* des giratoires de Barcelos. Le chapitre x de l'ouvrage d'Éric ALONZO est intitulé « Du giratoire comme socle d'expression d'un art décoratif populaire » et donne de nombreux autres exemples rencontrés sur le territoire français que le lecteur pourra compléter avec les observations qu'il n'aura pas manqué de faire.

Signalons encore qu'à Vaunaveys, une autre petite commune drômoise, un rond-point est surmonté d'un modèle réduit reproduisant la silhouette caractéristique des escarpements calcaires visibles dans les lointains. Seul un trou béant dans la fibre de verre, causé sans doute par une pierre projetée par la roue d'un véhicule, a gâté durant quelques mois le réalisme de cette pseudo-falaise dont la couleur et la texture sont à s'y méprendre, même si les splendides ammonites dont elle est constellée sont d'une taille peu commune dans la région mais nécessaire ici pour assurer leur bonne visibilité. Or, à cet effort de réalisme géologique ne correspond pas un souci équivalent en matière de paysage végétal. En effet, le pourtour du rocher est parsemé de plantes soit étrangères à la végétation « naturelle » de la région, soit réparties et taillées d'une manière qui annule tout réalisme. Force est d'ailleurs de reconnaître que c'est le plus souvent le cas. En effet,

le végétal constitue le registre ornemental le plus exploité par les décorateurs de ronds-points, en fréquente conjugaison avec divers accessoires : petites constructions, installations hydrauliques diverses, etc.. La raison de cette prédominance tient peut-être à ce qu'il s'agit d'un choix plus aisément consensuel que celui d'une œuvre d'art, ou au fait que toutes les localités ne disposent pas d'une infinité de singularités à mettre en exergue.

Décision (ou non-décision ?) rare en France et assez commune au Portugal, laisser le terre-plein central se peupler d'une végétation spontanée, à laquelle est appliqué le seul traitement d'une fauche occasionnelle lorsque sa hauteur gêne la visibilité, représente le degré zéro de cette option dont le palier ultérieur est un simple engazonnement uniforme de toute la superficie. À partir de là, une multitude de styles est bien sûr rendue possible par des combinaisons dont les limites sont celles de l'imagination des employés municipaux et des moyens financiers mis à leur disposition en fonction de l'intérêt que les élus portent à la communication florale, dont on sait qu'elle fait l'objet de concours intercommunaux et figure souvent en bonne place dans l'autopromotion des villes : aménagements permanents ou compositions florales temporaires, parfois renouvelées plusieurs fois par an ; recours à des cultivars plus ou moins élaborés d'espèces autochtones ou exotiques ; recherche d'un effet naturel ou mise en évidence de l'arrangement, avec toutes les gradations possibles jusqu'à la composition la plus géométrique et la taille la plus stricte... On voit que ces lignes d'inspiration horticole n'ont rien de nouveau dans le contexte des arts décoratifs municipaux. Certaines, comme la représentation plus ou moins sophistiquée du blason de la ville et l'inscription végétale de son nom, relèvent même d'une longue tradition de mosaïculture à laquelle la multiplication des giratoires n'a fait qu'offrir de nouvelles tribunes particulièrement propices à l'attrait de l'œil du conducteur pressé, grâce à l'impressionnante uniformité morphologique et chromatique que les cultivars F1 donnent désormais aux tapis floraux. Selon un jardinier municipal interrogé alors qu'il installait près de Valence un aveuglant parterre de bégonias : *« Si on veut on peut faire des grandes surfaces vraiment de la même couleur. Ça pète ! »*

Ce sont justement cette visibilité inhérente au rond-point et son rôle maintenant établi de thuriféraire de la culture locale qui paraissent parfois introduire un élément nouveau dans un système décoratif fonctionnant jusque-là surtout sur le principe du tire l'œil un peu tapageur. En effet, et même s'il conviendrait de confirmer cette indication subjective, la mosaïculture volontiers symétrique et la broderie florale bariolée ne paraissent pas être les registres de l'horticulture paysagiste les plus en vogue même auprès des décorateurs de giratoires les plus enclins à multiplier les pastilles de prêt-à-voir. Cette monumentalité végétale partagée entre formalisme et baroque cède place aujourd'hui à une sorte de néo-monumentalité soutenue plutôt par les valeurs du pittoresque, à la fois au sens le plus courant de ce qui attire l'attention par le biais d'une certaine originalité, mais aussi, *mutatis mutandis*, en référence au courant esthétique valorisant l'appréciation de la variété, de l'irrégularité dans une nature perçue comme libre des contraintes humaines et dialoguant avec elles.

Serait-ce donc non seulement parce qu'on doit y céder la priorité à gauche mais aussi en raison du style horticole qui apparaît sur certains d'entre eux qu'il

faudrait parler des giratoires «à l'anglaise»? En réalité, le «jardin à l'anglaise» est une vision française trop schématique qui est loin de correspondre à la variété de l'objet qu'elle désigne et à ses évolutions au cours du temps (DIXON-HUNT et WILLIS, 1980; QUEST-RITSON, 2003). Mais, surtout, il ne s'agit certes pas de reproduire au centre des giratoires les fourrés de chênes ou les landes qui occupent leurs pourtours, pas plus que le jardin anglais ne se souciait de donner une image exacte de la nature l'environnant, qu'il visait plutôt à sublimer. Dans un article de la chronique jardinage du *Monde*, Alain LOMPECH (1999) dit pourtant avoir trouvé, «au hasard des nationales et des départementales», des ronds-points «qui étaient des petites forêts en miniature, assemblage d'arbres qui poussent non loin à la lisière des forêts (faux érables, aulnes, robiniers...), d'arbustes à fleurs sauvages (cytises à fleurs jaunes, viburnums, aubépines), de bruyères, d'herbe fauchée de temps en temps, colonisée par des marguerites sauvages et des coquelicots». Les observations du conducteur qui est plus familier des routes de l'Europe du sud que de la moitié nord de la France ne corroborent pourtant pas celles du journaliste pour qui, par ailleurs «un beau jardin, dans lequel il fait bon se promener, n'est pas une accumulation de plantes rares et difficiles à cultiver, c'est un endroit harmonieux que l'on partage avec une nature environnante dans laquelle il doit se fondre». Mais cette dernière idée est-elle très répandue? S'il est spontané ou paraît trop l'être et ne se différencie pas de ce qui l'entoure, le jardin en est-il encore un? Ou, comme le disait le jardinier municipal déjà cité: «*Si c'est pour faire comme à côté, c'est pas la peine!*». De plus, même si le giratoire oblige à un ralentissement du passant motorisé, il est évident qu'il n'est guère propice à une contemplation prolongée ni même à l'observation de détails trop petits ou qui ne sont évidents dès le premier coup d'œil. Ainsi, sans même parler des truffes, il est peu probable que le thym soit un hôte habituel même des terre-pleins de ronds-points qui se veulent très pro-saïques. C'est pourtant sans doute la plus solide icône des «herbes de Provence», mais sa présence visuelle est trop ténue, même lorsqu'il est en fleur, pour qu'il puisse être utile ici.

Est-il possible de voir dans les nouvelles tendances de ces microjardins municipaux une manifestation de «l'esprit du jardin en mouvement prôné par Gilles Clément»? Surtout, est-il bien sûr que «*Les ronds-points permettent à la nature sauvage de s'épanouir*», comme le dit le titre de l'article (LOMPECH, 1999)? Certes, il s'agit bien parfois de réintroduire «une idée de la nature sauvage dans la ville». Mais il convient alors de souligner le mot «idée». Et, faut-il le rappeler, reste-t-il autour de nous de la «nature sauvage»? Qu'ils soient conçus à partir de l'assemblage d'espèces exotiques plus ou moins spectaculaires ou plutôt comme des simulacres de l'environnement végétal local, les raccourcis paysagers proposés par les carrefours giratoires sont composés avant tout en fonction de critères de morphologie ou de chromatisme éventuellement combinés avec les valeurs symboliques de quelques emblèmes. En ce qui concerne un grand sud-est de la France, le règne de la trilogie cyprès-olivier-lavande paraît assuré. De ces trois comparses, seule la lavande existe dans la région à l'état sauvage, mais c'est en réalité le lavandin qui est le plus souvent utilisé, précisément pour des questions de spectacularité et de visibilité de la floraison. On sait que la répétition des éléments de cette série, isolés ou combinés, en a depuis longtemps fait des poncifs

ornementaux rarement utilisés de manière créative, que ce soit en matière de jardins publics ou privés. On pourrait d'ailleurs s'interroger, par-delà l'avantage technique que représente une bonne tolérance de la transplantation, sur l'histoire et les raisons de la mode de l'olivier décoratif, dont l'allure assez caractéristique et le feuillage persistant n'ont pas attendu la vogue des ronds-points pour s'imposer comme l'une des images de marque du «Midi». Et il serait intéressant de comparer la «limite nord» – notion chérie des géographes – de l'olivier, ce «réactif climatique» selon Charles PARAIN (1936, 23), c'est-à-dire en fait la limite des plantations d'un olivier producteur, avec celle de ses utilisations paysagères. L'impressionnante expansion de cet engouement ornemental ces dernières années en France s'alimente en partie d'arbres importés du Portugal, pays dont le monde agricole traverse depuis une vingtaine d'années une profonde restructuration qui s'est accompagnée de nombreux arrachages. Et pourquoi, par contraste, une telle invisibilité de l'amandier, en dépit de sa belle floraison annonciatrice du printemps ?

Les observations qui précèdent se rapportent en réalité surtout au contexte français. Au Portugal, la floraison des amandiers dans les régions traditionnelles de leur exploitation, dans l'intérieur nord du pays, constitue un point de référence vif de l'imaginaire paysager national, suscitant d'immanquables reportages télévisés annuels et soutenant une activité touristique saisonnière relativement importante. On ne trouve néanmoins, à ma connaissance, aucun exemple de mise en scène routière de ces arbres. Quant à l'olivier, il effectue bien, comme en France encore qu'avec un léger temps de retard et une intensité moindre, une transition vers un rôle de plus en plus souvent ornemental. Mais il est alors utilisé d'une façon plus humblement décorative que majestueuse. Même sur les quelques ronds-points qui l'accueillent désormais, il lui est plus demandé de décorer que de signifier. Ceci ne veut pas dire que son utilisation ornementale soit purement utilitariste, mais l'olivier est loin de se voir attribuer le rôle de héraut d'une activité qui, pour être productrice d'un aliment essentiel de la gastronomie nationale, n'en est pas moins depuis quelques années confrontée à de considérables difficultés. Pour ce qui est des orangers, il y a bien longtemps qu'en Algarve, de même qu'en Alentejo et parfois aussi plus au nord, certains donnent une ombre anonyme au long des rues ou sur des places où il arrive que l'on trouve aussi quelques grands chênes-lièges.

Et bien que la vigne ait en de nombreuses régions portugaises un rôle économique et paysager aussi important qu'en France, ayant même motivé la réalisation des imposantes terrasses de la vallée du Douro ou des omniprésentes haies bocagères de tout le nord-ouest du pays (DURAND, sous presse), cette liane ne semble pas encore avoir su traverser les ronds-points. Elle occupe par contre en France une place de choix, avec toutes les activités du viticulteur, entre les thématiques choisies pour ce «reliquaire du terroir» (DEMOUCHY, 2000, cité par ALONZO, 2005, 113) que devient le giratoire lorsqu'il est «détourné en mini-écomusée» (ALONZO, 2005, 113). Avec la viticulture, la céréaliculture est l'autre activité agricole qui exige des interventions sur les îlots centraux des giratoires plus fréquentes que pour l'entretien de plantations purement ornementales. Outre ces présences humaines épisodiques indispensables pour les soins de maintenance, lorsque ces installations visent à la reconstitution d'activités agricoles, certains

moments du cycle de production peuvent faire l'objet de mises en scène ethnographiques en costumes, dans le ton des « moissons à l'ancienne » tellement au goût du jour. Au Portugal aussi les groupes folkloriques (qui se nomment plutôt « ethnographiques ») s'adonnent très volontiers à la reconstitution costumée de certaines activités révolues, dont l'effeuillage du maïs et la chaîne de la transformation du lin sont de loin les favorites. Mais pourquoi n'y a-t-il donc pas dans ce pays de semblables exhibitions organisées sur des ronds-points ? Peut-être parce que, au contraire de ce qu'avance une interprétation un peu pressée, même en léger excès de vitesse, les giratoires ne suffisent pas à permettre une « revanche du local sur le global » (AUGÉ, 2000, 207). Au point de vue de la logique circulaire et des branchements territoriaux, ils favorisent sans doute des relations entre conducteurs plus égalitaires que ne le font les croisements, ces vecteurs du « global » qui privilégient les voies importantes. Mais, en tant que supports d'images du milieu naturel régional ou de la vie sociale et culturelle du lieu, ils ne peuvent fonctionner autrement que dans le registre abrégé, voire caricatural, d'un aperçu paysager et ethnographique guère réaliste et, qui plus est, souvent élaboré en écho à des idées préconçues dont l'origine et l'hégémonie peuvent être extérieures à la région. Surtout, le local dispose-t-il toujours des moyens matériels, idéels et sociaux de la mise en œuvre d'une vraie « revanche » ou même, simplement, d'une vraie présence ?

Giratoires de tous les pays...

La ville portugaise dont il a déjà été question est dirigée depuis 1976 par un maire que ses opposants décrivent comme un bétonneur et ses partisans comme un développeur. Les carrefours giratoires de toutes sortes et dimensions, parfois gigantesques et agrémentés de voies transversales directes souterraines et aériennes, n'ont pas manqué d'y fleurir ces dernières années. Ce qui y fleurit moins, ce sont les aménagements végétaux des terre-pleins centraux et latéraux qui ne sont pourtant pas tout à fait absents, même si l'opposition municipale insiste sur un déficit d'« espaces verts », ce à quoi il est répondu que le « retard » de la région exigeait de traiter d'abord d'autres urgences plus brûlantes. Mais leur implantation au long des diverses infrastructures routières de la cité ne paraît pas plus cohérente que la qualité et la continuité de leur entretien. Pourquoi telle *rotunda* a-t-elle motivé l'intervention des jardiniers municipaux et pas telle autre, implantée trois cents mètres plus loin sur la même voie ? Et pourquoi certaines bénéficient-elles visiblement de soins attentifs et soutenus tandis que leurs sœurs, abandonnées par les mêmes géniteurs, ne résistent pas à la sécheresse de leur premier été ?

Même si cela peut paraître quelque peu exagéré au vu du caractère somme toute trivial de l'objet qui nous occupe, il faut admettre qu'observer les ronds-points amène à s'interroger au sujet du fonctionnement démocratique de la production de nos infrastructures quotidiennes. La réelle dynamique de ces décisions est à peu près claire ou n'est pas difficile à reconstituer en ce qui concerne les processus des prises de décision technique dans le cadre des institutions chargées de l'étude et de la réalisation des équipements routiers. Mais il n'en est pas toujours de même lorsque l'on passe à la phase de la concrétisa-

tion des choix esthétiques, qui relèvent la plupart du temps des municipalités. Pour commencer, dans les deux pays dont il est question, y a-t-il toujours un choix délibéré ? Comment décide-t-on du genre de traitement paysager qui va être appliqué à un rond-point ? Que la réalisation soit attribuée aux employés municipaux ou à une entreprise privée, qu'intervienne ou non un paysagiste, y a-t-il une définition préalable plus ou moins précise d'un style ? La qualité de la réalisation finale est-elle jamais évaluée à l'aune de cet éventuel projet ? Seule une étude d'ethnographie comparée des institutions pourrait apporter des réponses et des pistes permettant de comprendre pourquoi même le plus insouciant touriste perçoit vite que les giratoires en France et au Portugal, et tout particulièrement leur occupation végétale, ne sont pas tout à fait semblables. Si ce type de carrefour détient une « propension formelle à accueillir un aménagement central » (ALONZO, 2005, 109), pourquoi est-il manifeste que cette prédisposition ne se traduit pas de même manière au Portugal et que le vide végétal giratoire y est plus toléré, ce qui amène certains à demander que les ronds-points soient plus « utilisés comme petits espaces verts » (SILVA, 2005) ?

Mais avant de réaliser une comparaison internationale de la décoration des giratoires, il convient de mettre en regard leurs aspects généraux. Car le fait est qu'il n'est pas rare que les *rotundas* étonnent l'automobiliste qui les négocie pour la première fois. Encore que les routes portugaises s'améliorent constamment depuis des années, les surprises peuvent s'y trouver à tout endroit : travaux béants à peine indiqués, signalisation farceuse, voies d'entrée sur autoroutes abrégées, etc., toutes particularités qui, combinées à une fréquente conduite agressive, font partie des causes du plus fort taux d'accidents de la route de l'Union européenne d'avant le dernier élargissement. On peut penser que beaucoup de ceci tient à la longue pauvreté du pays. Mais que dire lorsque l'on constate que des travaux récents, abondamment financés à grands coups de fonds structurels européens, pâtissent des mêmes erreurs de conception ou de réalisation ? Pour m'en tenir à trois carrefours que j'emprunte chaque matin : ronds-points qui ne sont point ronds, mais ovales, ce qui n'est pas en soi rédhibitoire si ce n'est qu'en l'occurrence le rayon de giration se rétrécit aux extrémités en un virage brusquement très serré ; voies convergentes qui sont trop tangentes à l'anneau giratoire pour que les conducteurs soient réellement amenés à réduire leur vitesse, voire à comprendre qu'ils abordent un carrefour puisque la signalisation verticale n'est pas toujours présente ; bouches d'évacuation des eaux minuscules et donc obturées, ce qui fait de la structure centrale un vrai « îlot » à chaque pluie (or le nord du Portugal est des régions les plus pluvieuses d'Europe). Discuter des déterminants culturels ou socio-économiques des comportements des groupes humains serait ici hors de propos, mais les Portugais eux-mêmes, qui sont prompts à s'autoflageller, proposent une variété d'explications, parmi lesquelles l'irresponsabilité chronique et le manque de professionnalisme seraient soit les défauts ataviques d'un peuple incorrigible (dont les émigrants sont pourtant connus à l'étranger précisément pour des qualités inverses), soit les conséquences d'une longue histoire de misère et de dictature.

Quoi qu'il en soit, l'aménagement végétal des giratoires n'échappe pas à ces mêmes déterminations et son élaboration, ses critères et sa manutention se

révèlent aussi intrigants que la conception et la construction des infrastructures. Il tient probablement à des raisons économiques que de vagues herbes folles qu'on laisse jaunir l'été soient la seule ornementation de très nombreux giratoires. Et il en est de même pour le très petit nombre d'entre eux qui accueillent des mises en scène culturelles et identitaires sophistiquées : on sait que d'importants moyens sont nécessaires pour que puisse se traduire en interventions concrètes, en une « revanche du local », une idéologie patrimonialiste qui, pour commencer, trouve un terreau plus favorable à son affirmation dans des milieux socioculturels relativement aisés. Mais, lorsque les giratoires portugais font par contre l'objet d'une intervention paysagère, le style jardinier qu'ils arborent est assez recherché, moins d'ailleurs au point de vue du tracé et de la composition qu'en ce qui concerne le choix des espèces, volontiers exotiques et exubérantes, et les effets chromatiques. Et je n'ai encore jamais eu l'occasion de contourner au Portugal un de ces « jardins en mouvement » que le journaliste du *Monde* a pu rencontrer au long des routes de la région parisienne. En réalité, ces grandes tendances ne sont pas spécifiques aux giratoires du pays et on les retrouve dans les jardins ornementaux, publics ou privés, où sont rares les variations sur le style « à l'anglaise ».

Il faut tout d'abord relever que, quelles qu'en soient les raisons, la relation à la nature proche de l'espace domestique, y compris dans sa forme jardinée, présente au Portugal des traits généraux assez différents de ce qu'elle est en France, comme quelques exemples suffisent à l'indiquer. Il peut arriver que deux mètres carrés de plates-bandes soient suffisants pour qu'une maison se trouve agrémentée d'un *jardim* selon l'annonce la mettant en vente, et la présence des arbres dans les jardins privés des lotissements récents est discrète. Ici, pas de rubriques consacrées au jardinage aux heures de grande écoute sur les stations de radio ou dans le plus intellectuel des quotidiens nationaux. Et pas d'autres manifestations d'une passion pour un jardinage sophistiqué, volontiers expérimentateur, comparable à celui en lequel tant de Français trouvent un sentiment de réalisation personnelle (DUFOUR, 1998). Les Portugais qui, pour avoir émigré ou voyagé dans d'autres circonstances, ont conscience de ces différences y voient en général une conséquence de ce « retard » du pays dont il est tellement question dans les discussions de café ou dans les débats télévisés. Il est certain que le facteur économique joue ici un rôle : la classe moyenne est d'une aisance relativement limitée, d'autant qu'elle s'est endettée au cours des deux dernières décennies pour s'équiper à un niveau comparable à celui des autres pays européens. Mais les grandes chaînes internationales de jardineries commencent à arriver dans les zones commerciales péri-urbaines, s'employant activement à susciter une demande. L'avenir aidera donc à dire si ce faible engouement jardinier relève de raisons économiques ou d'une prédisposition culturelle.

Mais il est possible que soit là en jeu un faisceau de facteurs qui se combinent entre eux, comme souvent en matière d'intensité de la pratique d'une activité de loisirs. Les lignes qui précèdent ne doivent pas induire à penser que le jardinage est absent d'un pays où, au contraire, surtout dans sa moitié nord, il est rare de ne pas apercevoir la haute silhouette dépenaillée d'un de ces choux galicien (*couve galega*), ingrédient apprécié pour la soupe quotidienne, grâce auxquels des Portugais installés en France disent même repérer les maisons de leurs conci-

toyens. On le voit, il s'agit d'un jardinage populaire et utilitaire, qui peut remplir un rôle, sinon de subsistance, du moins d'apport de complément à des revenus trop faibles. Lorsque se produit une certaine ascension sociale, dont un corollaire est presque toujours une installation dans un appartement urbain, on s'empresse de délaisser tout contact avec la terre, préférant s'approvisionner chez les parents à l'occasion de la réunion familiale dominicale. Ou bien, lorsque l'on emménage dans une villa entourée d'un bout de terrain, on l'engazonne sans trop de fioritures hormis une occupation de l'espace par un saupoudrage de plantes aux couleurs volontiers voyantes et à la taille élaborée. Mais, si la classe moyenne portugaise ne dispose pas des mêmes moyens financiers que ses équivalentes de l'Europe du Nord, sa frange supérieure bénéficie de revenus considérablement plus élevés que ceux des employés recevant le salaire minimum. Cette caractéristique bien connue des systèmes économiques qui n'ont pas atteint les niveaux de développement les plus élevés permet à ce groupe social l'embauche de femmes de ménage et de jardiniers qui, ravis de disposer de moyens dont ils ne sauraient rêver dans leurs propres jardins, peuvent ainsi mettre en œuvre leurs idéaux ornementaux. Ceux-ci, ce qui est normal dans un phénomène de différenciation sociale et de distinction, sont informés à la fois par des tendances ostentatoires, par une recherche de l'hypersophistication attribuée au groupe dominant et par la permanence de traits des préférences esthétiques du groupe d'origine. Or on retrouve dans les goûts jardiniers portugais, qu'ils s'expriment autour des maisons ou au centre des giratoires, de nombreux traits cohérents avec ceux des systèmes esthétiques traditionnels de diverses régions du pays tels qu'on les voit traduits sur des supports variés. Les anciens costumes de fêtes (réinterprétés ou non par les folkloristes, c'est en l'occurrence indifférent), les broderies, les meubles peints, certaines poteries, les tapis de pétales de fleurs des célébrations religieuses, la décoration – autrefois végétale, puis en papier et aujourd'hui à base de rubans plastiques et métalliques – des brancards de procession et des gigantesques arcs de fêtes, etc., montrent une prédilection flagrante et continue pour une esthétique du plein et de l'exubérant, et manifestent la prépondérance des compositions symétriques et des oppositions chromatiques tranchées. Et même des aspects de la création érudite d'un pays qui créa le style manuelin et connut un notable épanouissement des arts décoratifs baroques corroborent des remarques que l'on pourrait également appliquer à la musique et la gastronomie populaires de certaines régions.

On voit donc que l'ornementation végétale des ronds-points ne peut sans doute être appréhendée sans une prise en considération globale de l'ethnoécosystème⁴ qui la détermine (LIEUTAGHI, 2003, 53). Comme tous leurs autres usages en faveur d'une communication de type identitaire, elle répond à des possibilités fonctionnelles particulières qui sont certes offertes par ces nouveaux espaces mais dont la réalisation ne peut jamais être indépendante de leur contexte social et culturel. On sait que pour Jacques BARRAU (1971) l'ethnobotanique se situait « au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines ». La voici tournant maintenant autour d'un carrefour giratoire où les perspectives qu'elle rencontre ne font que confirmer la nécessité d'un regard comparatif portant au-delà d'horizons botaniques, technologiques et sociaux trop proches.

4. « Terme barbare mais concept très utile, "ethnoécosystème" prend en compte la société dans ses relations à l'environnement (ou réciproquement) comme un ensemble d'interactions où le présent ne peut être séparé des effets du passé » (LIEUTAGHI 2003, 53). Soulignons simplement, en complément, la nécessaire prise en compte attentive des contraintes économiques qui pèsent sur ces interactions.

Bibliographie

- ALONZO Eric, 2005. *Du rond-point au giratoire*, Marseille, éd. Parenthèses.
- AUGÉ Marc, 2000. «Roundabouts. The revenge of the local», in S. PILE & N. THRIFT (eds.), *City A-Z. Urban Fragments*, Londres, Routledge.
- BARREAU Jacques, 1971. «L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines», in *Bulletin de la Société de Botanique de France*, volume 118 (3-4).
- 1985. «À propos du concept d'ethnoscience», *Les savoirs naturalistes populaires. Actes du séminaire de Sommières. 12 et 13 décembre 1983*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- BROMBERGER Christian, 1979. «Technologie et analyse sémantique des objets : pour une sémio-technologie», *L'Homme*, XIX (1).
- 1993. «L'ethnologie de la France et le problème de l'identité», *Civilisations*, XLII, n° 2.
- BRUNET Roger, Robert FERAS & Hervé THÉRY, 1992. *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris, La Documentation Française.
- CADIOU Nathalie & Yves LUGINBUHL, 1994. «Modèles et représentations du paysage en Normandie-Maine», in Collectif, *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme.
- CUNHA Manuela & Jean-Yves DURAND, 2004. «“Como é que isto funciona...”», *Entrevista com Christian Bromberger*, *Etnográfica*, VIII (4).
- DEMOUCHY Georges, 2000. «L'utilisation du végétal en ville et sa traduction sur un cas particulier : le rond-point», conférence aux 8^{es} Assises nationales des villes et villages fleuris, Angers, 12 au 12 octobre 2000.
- 2001. «Le rond-point : une île protégée», *Le journal des maires*, février 2001.
- DIXON-HUNT John & Peter WILLIS (eds.), 1980. *The genius of the place. English landscape garden 1620-1820*, Cambridge (MA), The MIT Press.
- DUFOUR Annie-Hélène, 1998. «Une passion pacifique : le jardinage», in C. BROMBERGER (éd.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, éd. Bayard.
- DURAND Jean-Yves, sous presse. «Le bocage invisible. Notes ethnographiques sur un paysage du nord-ouest du Portugal», in A. ANTOINE & D. MARGUERIE (éds.) *Bocage et Société*, Presses universitaires de Rennes.
- LIEUTAGHI Pierre, 2003. «Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ? Éléments pour une approche globale des relations plantes/sociétés», in P. LIEUTAGHI & D. MUSSET (éds.), *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Matériaux pour une ethnobotanique européenne. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, premier volume, Mane, éd. Alpes de lumière.
- MOUZON Christian, 1996. «L'identité régionale des ronds-points marseillais», *Génie urbain, aménagement et territoire*, octobre 1996.
- MUSSET Danielle, 2003. «L'ethnobotanique au regard de l'ethnologie. Les champs de l'ethnobotanique aujourd'hui», in P. LIEUTAGHI et D. MUSSET (éds.), *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Matériaux pour une ethnobotanique européenne. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, premier volume, Mane, éditions des Alpes de Lumière.
- PARAIN Charles, 1936. *La Méditerranée. Les hommes et leurs travaux*, Paris, Gallimard.
- QUEST-RITSON Charles, 2003. *The English garden : a social history*, Londres, Penguin Books.
- SIGAUT François, 1991. «Un couteau ne sert pas à couper, mais en coupant. Structure, fonctionnement et fonction dans l'analyse des objets», in Collectif, *25 ans d'études technologiques en préhistoire. XI^{es} Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Juan-les-Pins, Éditions APDCA.
- SILVA João Cândido da, 2005. «As riquezas da nação», *Público*, 16 juillet 2005.